

Camillo Berneri Barcelone août 1936 Pensées et batailles

(Extraits du livre *Pensieri e Battaglie* édité par le Comité Camillo Berneri, Paris, 05.05.1938)

Camillo Berneri, idéaliste sublime, chancre de la révolte, amant de l'humanité, a été bassement assassiné à Barcelone, le 5 mai 1937. À cause de son opposition audacieuse aux activités insidieuses des sicaires de Staline en Espagne, il avait provoqué le courroux du Torquemada soviétique, il devait donc mourir.

(Première phrase de la présentation d'Emma Goldman, mars 1938)

(Choix, traduction et brèves notes entre crochets de Frank Mintz)

Les fascistes posent encore des problèmes à Barcelone, avec des passages des voitures d'où ils tirent. Presque chaque nuit, ils font des morts, mais la ville dans son ensemble, a été conquise par les antifascistes.

Les fascistes en sont venus à distribuer des cigarettes empoisonnées, de l'alcool et des bonbons empoisonnés, de sorte que les soldats font attention, maintenant, avant d'accepter quelque chose de gens qu'ils ne connaissent pas.

Si la CGT [de France] ne veut pas aider c'est parce la politique des socialistes et des communistes espagnols est, à travers les comités de la milice, d'envoyer au front les anarchistes espagnols et d'empêcher que beaucoup d'entre nous soient concentrés ici.

Un général a demandé il y a quelques jours à la CNT 500 hommes et elle lui en a donné 1500. Alors que les nôtres luttent et meurent, les communistes et les socialistes font des « parades » [en français dans le texte] avec plein de musique et de drapeaux. Il est clair qu'on essaie de nous tenir à distance des gardes d'assaut et de la garde civile, de peur de consolider la fraternisation née durant le soulèvement fasciste. Pour prouver leur sentiment de fraternité avec la FAI des gardes d'assaut ont demandé comme une faveur énorme, de monter dans les camions, sur les bords, afin de protéger les anarchistes avec leur corps. Des sergents de la garde d'assaut disaient à ceux de la FAI: Avec vous, nous irons n'importe où, dans n'importe quelle action. Et on vu des gardes donner l'accolade et embrasser des faistes en pleurant comme des enfants, après l'attaque épique d'une caserne d'artillerie. Figurez-vous qu'il y a des camarades, ayant épuisé leurs munitions, qui sont allés à l'assaut au couteau, et cela contre le feu des mitrailleuses. Ici, il s'est créée une mystique du Front populaire, mais dans le sens révolutionnaire. La CNT a eu des inscriptions en masse d'ingénieurs, d'architectes, etc... Maintenant, elle a plusieurs palais et ici à Barcelone, un quotidien de la CNT et un autre de la FAI.

- ;- ;- ;-

Je suis passé par une période de travail fou, des sorties à droite et à gauche, à pied, en autobus et en voiture, avec des jours comme celui-ci: de 7 heures du matin à 10 heures du soir dans l'énorme siège de la CNT et de la FAI et dans différents bureaux de la milice; retour au détachement et garde jusqu'à minuit, dîner à une heure. Une vie de ce genre m'aurait liquidé en un mois et dès aujourd'hui j'ai commencé une nouvelle vie, en délimitant mon travail et en réduisant mes déplacements au minimum.

Hier soir aussi il ya eu une fusillade et nous nous retrouvés Ricciulli [Thémistocle, autre volontaire] et moi dans une grande avenue sans passants sans comprendre ce qui se passait. Le gros hic ici est de ne pas pouvoir se rendre compte de ce qui se passe autour de nous, de sorte qu'on ne sait jamais comment se comporter. Maria Luisa voudrait venir. Je te prie de la persuader d'y renoncer. Je serais vraiment embarrassé de l'avoir ici, pour diverses raisons: logement difficile, souci constant. Si j'entends que quelque chose est arrivée, cela ne me dérange pas, si je suis seul. Mais si elle était là, je vivrais dans l'anxiété. Il ya encore des voitures « fantômes » qui circulent, et ensuite la situation est pleine d'inconnues. En outre, ma situation personnelle est toujours en suspens. Je fais le Bulletin [en italien, sur les événements révolutionnaires, pour le diffuser aux volontaires et parmi les émigrés à l'étranger], je m'occupe de la légion [c'est-à-dire la future colonne italienne, voir la fin du document], je vais devoir bientôt suivre le Conseil de l'Économie, etc.; mais je ne sais pas exactement jusqu'à quand je pourrai me considérer utile. Si j'en viens à me rendre compte que je ne peux être utile d'une façon particulière et irremplaçable, je ne manquerai pas de faire mon devoir de milicien. N. est découragé et d'autres également, et c'est un grand réconfort pour moi de voir que j'ai le don d'animer les autres, même quand ils sont fatigués et inquiets. C'est peut-être pour cela que j'ai des gens qui m'aiment partout où je vais. Même dans le détachement j'ai trouvé des amitiés: celle d'un chanteur de théâtre et celle d'un travailleur très intelligent. Hier, j'ai rencontré un Russe que j'ai connu à Berlin et maintenant un ami de M. connu à Paris.

Comment te dire toutes les choses que je vis? Aujourd'hui, j'ai rencontré un milicien avec une jambe de bois et des béquilles: avec son bon fusil à l'épaule il est sur le point de partir au front. La lutte sera dure et terrible, mais je suis fermement convaincu que le fascisme ne pourra pas se consolider. Il ya trop de férocité chez tout le monde. J'aime les Espagnols, en dépit de certains de leurs défauts très gênants. Ils sont vraiment, quand ils le sont, du peuple, comme nos paysans des régions les plus éloignées de la civilisation urbaine. Et je me trouve très bien à distribuer des "Salud", à tapoter le dos de l'un et de l'autre et à sentir le plaisir de la simplicité de gens que je sens proches de moi dans leur gentillesse primitive. Je crois que cela se voit sur mon visage, puisque les hommes et les femmes me saluent comme une vieille connaissance, que ce soit au restaurant, dans l'autobus ou au siège du Comité régional.

La vie ici est très différente de celle de Paris. À 7 heures il n'y a aucun moyen de boire du café, et de nombreux magasins sont ouverts quelques heures dans la journée et la vie est très nocturne.

Aujourd'hui, les deux généraux du putsch fasciste à Barcelone ont été fusillés et, chose très espagnole, toute la presse a souligné le visage souriant d'un des fusillés. Comme dans les corridas le public appuie soit le torero soit le taureau, selon que l'un ou l'autre se surpasse en courage et en loyauté, ainsi dans la révolution il n'y a aucune tendance à mépriser

l'ennemi. C'est un des côtés le plus sympathique de ce peuple. Deux jeunes fascistes qui ont protesté contre ceux qui, par pitié, ont renoncé à les fusiller, en insistant pour dire qu'ils voulaient être traités en hommes, sont l'objet de la plus vive sympathie de la part des miliciens qui combattent une guérilla impitoyable.

-- ;- ;- ;- ;

Dans quelques jours ce sera la fin de la constitution de la colonne italienne faisant partie de celle de Francisco Ascaso, et je partirai moi aussi. C'est nécessaire pour de nombreuses raisons sérieuses: d'abord, l'influence que je peux exercer dans le sens de l'unité [la Colonne était composée d'anarchistes et de socialistes de Giustizia e Libertà -justice et liberté-, mouvement et revue socialistes animés par les frères Rosselli, assassinés en France en juin 1937 par la police secrète fasciste italienne avec un groupe de la cagoule, droite française]. On me demandera probablement ici, dès que la lutte antifasciste entrera dans sa seconde phase, ou dès que ceux de la CNT arriveront à voir la nécessité de faire beaucoup de choses qu'ils négligent aujourd'hui [allusion –je crois- à la future participation gouvernementale].

.....

Curieux phénomène que cette révolution. C'est certainement nouveau dans l'histoire que les anarchistes aient à soutenir l'État et que cela favorise les anarchistes. Les paysans ont occupé les terres, partout où se trouve la milice antifasciste, qui a 300.000 hommes armés, dont 60% sont de la CNT et de la FAI. Nos colonnes se distinguent et cela également augmente notre popularité, qui est prédominante en Catalogne. (pp. 232- 237)